

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Coup de coeur pour Sylvia Chang : Le deuil des traditions

Michel Euvrard

Volume 11, numéro 1, septembre–novembre 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/34098ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Euvrard, M. (1991). Coup de coeur pour Sylvia Chang : Le deuil des traditions. *Ciné-Bulles*, 11(1), 42–43.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le deuil des traditions

par Michel Euvrard

Actrice, réalisatrice, productrice, scénariste, elle sait tout faire ; en trois films, quatre si l'on compte **Chicken and Duck Talk** (Clifton Ko, Hong Kong, 1988) où, n'ayant pas vu les trois autres, je ne l'avais pas repérée, cachée qu'elle est derrière des lunettes et dans un rôle secondaire, on la voit tour à tour adolescente impulsive, veuve sereine et apaisée (deux fois), étudiante sérieuse, jeune épouse qui s'ennuie à la maison puis qui s'étourdit, puis qui fait ses premiers pas mal assurés vers l'autonomie, enfin gérante de bordel et mère inquiète.

Son visage aux grands yeux noirs, aux lèvres épaisses, aux pommettes hautes doit faire la joie des maquilleuses, son corps gracile celle des habilleuses ; les vêtements l'arrondissent ou l'allongent, la vieillissent ou la rajeunissent à volonté ; jeans et vieux chandail de coton, tailleur classique, jupe à crinoline, petite robe noire habillée, anorak blanc hyper-moderne, elle porte tout avec grâce et naturel. Grande vedette du cinéma de Taiwan et de Hong Kong, elle fut pour moi la révélation (tardive) et la personnalité dominante du dernier Festival international du cinéma chinois de Montréal — elle s'appelle Sylvia Chang.

That Day at the Beach (Taiwan, 1983) est le premier long métrage d'Edward Yang, qui a réalisé depuis **Taipei Story** (1985), **Terrorizers** (1986) et **A Brighter Summer Day** (1991). C'est, comme beaucoup de films chinois, qu'ils soient de Taiwan, de Hong Kong ou de Chine populaire, une histoire de famille : un jeune homme, fils de médecin, n'a pas le courage d'aller contre le vœu de son père et d'épouser la jeune pianiste qu'il aime. Elle part étudier en Europe, lui se laisse marier à la fille d'un collègue de son père ; sa vie professionnelle et sa vie personnelle sont toutes tracées, mais le garçon joyeux et brillant devient un homme éteint. Sa sœur Chia-Li (Sylvia Chang), adolescente, témoin de son renoncement, choisit, le moment venu, la voie opposée : elle s'enfuit de chez elle pour épouser clandestinement son ami. Ils s'aiment, ils sont heureux, puis le jeune



That Day at the Beach

homme obtient un poste dans l'affaire d'un camarade d'école, il est très absorbé par son travail ; Chia-Li, seule à la maison avec la bonne, commence à s'ennuyer, n'arrive pas à se trouver des intérêts propres, prend l'apparence (mais seulement l'apparence) d'une jeune femme moderne... jusqu'au jour où, son mari étant parti en « voyage d'affaires », elle est appelée par la police d'un village côtier pour identifier des objets trouvés sur la plage et ayant appartenu à son mari — dont on recherche le corps dans la mer.

En suivant des voies opposées, ni le frère ni la sœur ne semblent avoir réussi leur vie : à la mort du père, quand son fils devrait lui succéder à la tête de sa clinique, celle-ci va fermer, écrasée par la concurrence des hopitaux publics ; symétriquement, l'univers de Chia-Li, déjà désenchanté, s'effondre. Non seulement son mari a disparu, mais elle apprend qu'il la trompait. On la quitte donc interrogeant la mer... pour la retrouver des années plus tard, au présent comme au début du film, car c'est elle qui, en une série de flashes-back en tiroirs, raconte l'histoire à l'ancienne petite amie de son frère, aujourd'hui pianiste célèbre, revenue à Taipei pour un concert. Si nous restons incertains du sort du mari, nos yeux nous ont appris d'entrée que Chia-Li, dans tout l'éclat d'une maturité sereine, a surmonté les crises et les épreuves rencontrées.

That Day at the Beach peut faire penser, dans sa partie centrale (la vie conjugale de Chia-Li) aux « comédies yuppies » de Hong Kong, mais il en est en même temps la critique : c'est un film plus ambitieux et plus complexe, sa construction en flashes-back autorise l'ironie et l'ambiguïté — ainsi, on voit deux fois Chia-Li s'enfuir de la maison ; la première, ses deux parents dorment et ne s'aperçoivent

Sylvia Chang, née à Taiwan, commence sa carrière à la télévision alors qu'elle est encore à l'école. Repérée par une compagnie de production de Hong Kong, elle a tourné dans 60 films entre Hong Kong et Taiwan. Réalise un premier film à Hong Kong, **Once Upon a Time**. Produit et réalise pour la télévision taiwanaise des documentaires et des dramatiques dans lesquelles elle joue parfois. Sa série **Eleven Women** joue un rôle capital dans le renouveau du cinéma taiwanais ; elle y donne leur chance à 11 jeunes réalisateurs, parmi lesquels Edward Yang, dont elle produit aussi le premier film, **That Day at the Beach**. Elle a également produit le premier film d'Ann Hui, **The Secret** (1979). Scénariste et réalisatrice de **Passion**. Prépare actuellement deux films : une comédie sur le déplacement des Chinois avec la nouvelle star de Chine populaire Gong-li, et **Mother**, histoire de trois générations de femmes mettant en vedette trois grandes actrices du cinéma de Hong Kong, Yeh Fung, Siu Fong Fong, et Sylvia Chang elle-même.

Coup de cœur pour Sylvia Chang

vent de rien, la deuxième sa mère se réveille, et l'on n'est pas sûr si elle croit avoir rêvé et se rendort ou si, ayant compris ce qui se passe, elle laisse faire et donne sa liberté à sa fille (ce qui en dirait long sur son propre mariage !). La mise à distance par le flash-back relativise les problèmes du couple et met davantage en relief la critique du travail et de la productivité à tout prix d'une part, et de l'autre le thème de la difficile et nécessaire conquête par la femme de son autonomie.

Passion (Hong Kong, 1986), dont Chang est la scénariste, la réalisatrice et la covedette ressemble à **That Day at the Beach** : également construit en flashes-back, centré sur la famille et la vie de couple, il aboutit à une conclusion similaire ; mais, de dimensions plus modestes, c'est un film plus intimiste et plus contemplatif. Wendy (Sylvia Chang) et Ming, veuves encore jeunes, belles et riches, amies depuis l'adolescence, se retrouvent régulièrement, au restaurant, au salon de thé, à la promenade, et évoquent leurs vies parallèles. Ming s'est mariée la première, avec un jeune médecin plein d'avenir qui plaisait bien à Wendy, avec qui elle a sans doute passé une nuit mais qu'elle a poussé vers Ming. Wendy a fait plus tard un mariage de raison avec un avocat plus âgé. Les flashes-back illustrent tantôt ce dont les deux femmes se parlent, tantôt ce à quoi l'une ou l'autre — mais surtout Wendy, dont le point de vue contrôle le film — pense sans le dire. Bien que certains épisodes restitués dans les flashes-back soient dramatiques ou pénibles, le temps a sans doute suffisamment ému pour que les deux femmes les évoquent avec tranquillité, et **Passion** est un film paisible, légèrement ironique vis-à-vis de la passion justement, qui établit avec une belle fluidité ses va-et-vient entre passé et présent et offre le spectacle suprêmement civilisé de deux femmes belles, seules, indépendantes, évoluant physiquement avec autant d'élégance et de sérénité entre salon de thé, jardins et rivière, que moralement dans leurs vies.

Changement complet de décor, de milieu et de personnages avec **Queen of Temple Street** (Lawrence Ah Mon, Hong Kong, 1990) : on est dans le quartier chaud de Kowloon, dans une rue de boutiques de sexe, de bistrot minables et de bordels sordides dans lesquels les filles font jusqu'à 40 ou 50 passes dans la journée. En jeans et vieux chandail de coton, Big Sis Wah (Sylvia Chang) dirige un de ces établissements, veille à l'approvisionnement en papier de toilette, serviettes et condoms, fait les comptes, préside aux repas, engueule les filles en retard ou pas

sérieuses (mais leur prête de l'argent à l'occasion), quand elle ne se tient pas en bas sur le trottoir pour faire la retape et vanter la marchandise. La description du bordel est précise, naturaliste, analytique : il fonctionne comme toute autre P.M.E. qui exige de l'efficacité dans la gestion, de la fermeté et du doigté dans les relations de travail. Ancienne prostituée mariée à un joueur invétéré, qui reparait périodiquement pour essayer de lui soutirer de l'argent, Big Sis a une fille de 17, 18 ans qui ne lui a pas demandé sa permission pour décrocher de l'école et se faire engager comme entraîneuse dans un club. Big Sis, qui rêve pour sa fille d'un destin différent du sien, est aux cent coups... **Queen of Temple Street** est un mélodrame, et Ah Mon, avec raison, ne recule pas devant les conventions du genre, comme en témoigne la grande scène d'explication entre la mère et la fille en robes du soir de lamé sur des marches d'escalier, mais il en évite les excès et le sentimentalisme par la sécheresse quasi documentaire de la description, et grâce à l'interprétation de Sylvia Chang, qui joue sur le contraste entre son physique frêle, souligné par des vêtements de garçon, et les exigences de son double rôle de patronne de bordel et de mère.

Dans ces trois films, Chang incarne donc des femmes fortes, ou plutôt qui acquièrent force et autonomie en tirant parti des circonstances dramatiques ou banales de leur vie ; elles défendent et illustrent des valeurs traditionnelles, la réserve, la dignité, l'élégance, c'est vrai, mais elles en savent le prix, elles le font en connaissance de cause ; les héroïnes de **That Day at the Beach** et de **Passion**, qui les ont reçues en héritage, les re-choisissent de leur plein gré, alors que celle de **Queen of Temple Street** n'en a jamais vu et n'en voit encore autour d'elle que l'envers, dépendance, impudeur et violence. L'apport personnel de Chang, outre la part qu'elle a très probablement prise dans la conception des rôles, c'est la sensualité de son visage et de ses mouvements qui empêche ses bourgeoises élégantes d'être froides et pincées, alors que son élégance et sa réserve éloignent de Big Sis Wah tout soupçon de vulgarité. Il est significatif enfin, et rien moins que traditionnel, que les trois personnages semblent mûrir et s'épanouir une fois que les hommes sont sortis de leur vie.

Michael Gilson, le programmeur du Festival international du cinéma chinois de Montréal, précise, en m'envoyant des photos de Chang que dans l'édition 1990 du festival, elle jouait dans six films ; j'aurais pu avoir, un an plus tôt, non plus un triple, mais un sextuple coup de cœur ! ■

Films interprétés par Sylvia Chang au troisième Festival international du cinéma chinois de Montréal, 1990 : **The Secret**, Ann Hui, 1979. **Flower of the Sea**, Yang Fan, 1987. **SourSweet**, Mike Newell, 1988. **All About Ah Long**, To Kai-fung, 1989. **Eight Taels of Gold**, Mabel Cheung Yuen-ting, 1989. **Full Moon in New York**, Stanley Kwan, 1989.



Queen of Temple Street